

Robert SILHOL

Jacques Lacan, meilleur lecteur de Sigmund Freud*

*On ne dépasse pas Descartes,
Kant, Marx, Hegel et quelques autres,
pour autant qu'ils marquent
la direction d'une recherche, une
orientation véritable. On ne dépasse
pas Freud non plus. On n'en fait pas
non plus—quel intérêt ?—le cubage,
le bilan. On s'en sert. On se déplace
à l'intérieur. On se guide avec ce qu'il
nous a donné comme directions. Ce
que je vous donne ici est un essai
d'articuler l'essence d'une expérience
pour autant qu'elle a été guidée par Freud.*

(Le Séminaire , Livre VII, L'Éthique de la Psychanalyse,
Paris : Seuil, 244-245.)

A l'annonce que la « *Psyart Conference* » pour 2019 se tiendrait à Vienne, en Autriche, l'idée m'est tout de suite venue d'y présenter un travail sur « *The Third Man* », le film de Carol Reed sur le scénario de Graham Greene, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi. Non seulement, en effet, *Le Troisième Homme* est une histoire où, d'abord, une disparition est mise en question (Harry est-il bien mort ?) avant que la mort réelle de ce personnage ne réponde enfin à la question, mais aussi parce que le titre de l'ouvrage constitue un

indice central qui nous place sur le terrain de la castration et renvoie à une incertitude par le jeu du 2 et du 3 : y avait-il deux ou trois personnes lors de l'accident où Harry aurait trouvé la mort ? Bref, avec cette disparition—rappel d'une perte, manque--, avec cette mort qui n'en était pas une, pour devenir très dramatiquement réelle à la fin, j'avais un beau terrain de jeu. A bien y penser pourtant, et dans l'après-coup, à cause du décès de deux de mes très chers amis, à qui, justement, nous devons l'existence de cette rencontre scientifique qui nous réunit chaque année—j'ai nommé Norman Holland et Andrew Gordon—et dans le souhait sous-jacent donc que ces deux disparitions n'en soient pas, était-il possible que j'aie pensé au film avec Welles pour cette raison ?

Mais nous venions à Vienne, et Vienne c'était la ville de Freud, et ce *retour*—j'étais déjà venu à Vienne plusieurs fois---prenait alors aussi pour moi un sens tout particulier qui m'incitait à me demander, puis à dire, où je pensais que la psychanalyse, notre discipline, en était en 2019.

Rien de nouveau, bien sûr, dans cette question, tant la pensée de Sigmund Freud avait suscité de travaux et d'écrits, mais c'était bien entendu aussi une façon de me demander où j'en étais moi-même et où il me semblait qu'en étaient les chercheurs qui avaient consacré leurs travaux à l'œuvre de Freud et dont certains étaient présents dans la salle. Après tout, nous en étions à notre 36ème rencontre!

S'étonnera-t-on alors que le nom qui s'est imposé fut celui de Jacques Lacan ? Peut-être rappeler qu'il fut l'auteur des vingt-six volumes de son *Séminaire*, soient 26 années de « travail » dans tous le sens du terme, suffira-il comme réponse.

*

La « démonstration » que Lacan s'est montré le « meilleur » lecteur de l'œuvre de Freud ne peut toutefois se faire en trente minutes et on comprendra que je m'en tienne à quelques grandes idées comme préparation à une étude plus exhaustive par exemple. Bref, malgré la difficulté de la tâche, je peux au moins revenir sur quelques notions essentielles qu'il a reprises et travaillées, concepts en vérité, et donner ainsi un aperçu de ce que pourrait être ladite démonstration.

J'ai donc choisi de parler des cinq termes suivants : la représentation, l'Autre, le moi ou « ego », l'objet petit *a*, et enfin, *last but not least*, la jouissance.

La *représentation*, donc, pour commencer, ne serait-ce que parce c'est de cela, entre autres choses, dont parle Freud dès 1895 dans les pages de son « Esquisse d'une psychologie scientifique ». (1) Dans ces pages, envoyée à W.

Fliess et intitulées « Essai d'exposé du processus Ψ normaux », il met en lumière, on va le voir, une structure remarquablement semblable à celle qui sera enseignée en linguistique un peu plus tard par Ferdinand de Saussure.

Sans doute se servir comme il le fait là du cri du petit enfant pour entamer une recherche sur la nature du langage n'est pas la meilleure façon d'en comprendre la fonction de *représentation du monde-là-bas*, mais un lien est établi, au moins, entre perception et objet. Car c'est bien ce qu'on trouve dès

1895 dans la Troisième Partie de l'Esquisse, « Essai d'exposé du processus Ψ normaux », où son modèle va de la perception à ce qu'il appelle la motricité et que nous pouvons aussi lire aujourd'hui comme une prise de conscience, compréhension,(2) trajet, qui va le conduire à concevoir quel lien unit rêve et langage.

Il reviendra sur son modèle et l'améliorera, par exemple dans *L'Interprétation des rêves* où il soulignera quelle association unit « souvenir » et « mots », puis plus tard encore, en 1911, dans *Formulations sur les Deux Principes de l'Advenir Psychique*, où il se donne comme « tâche » « d'examiner dans son développement la relation du névrosé et de l'homme en général à la réalité, et d'intégrer ainsi la signification psychologique du monde extérieur réel dans la trame de nos doctrines ». (Paris, P.U.F. O.C. XI, 13. J'ai souligné « et de l'homme en général ».) La voie, ainsi, est désormais tracée pour que soit mise en lumière cette structure qui illustre la relation essentielle qui existe entre l'être humain et son langage. On comprend que dans ce texte de 1895, déjà, Freud ait pu écrire :

De là, il ne reste que peu de pas à faire pour découvrir le langage. (377)

Quelques lignes plus bas, il est plus clair encore :

Nous avons découvert ce qui caractérise le processus de la pensée cognitive, le fait que l'attention s'applique dès le début aux annonces de décharge de la pensée, *c'est-à-dire aux signes du langage*. (Id. : j'ai souligné.)

Bref, toute la recherche et le discours qui concernent quantité et qualité—le domaine ici est celui de la neurobiologie--sont en fait riches de l'intuition non encore développée qu'existe un *mouvement* de cette « quantité », véritable cheminement d'un désir inconscient dirai-je, qui tente de « passer », de franchir une barrière », « un certain seuil », non encore identifiés, bien sûr, comme s'il y avait un lien entre cet « écoulement de la quantité » et les « indices de qualité » (tous ces mots sont de Freud, page 385) qui jouent un rôle dans nos « processus cognitifs » que je traduirai sans trop de risque par *nos investissements*. Tout cela, pour moi, obscurément dit, naturellement, et seulement porté par la préoccupation du neurologue.

Certes, ce raisonnement plus généralement biologique ne me fait plus avancer sur le chemin d'une recherche sur la nature structurale, soit simple et fondamentale, de la représentation, mais une signification sous-jacente n'est pas sans apparaître et ce n'est sans doute pas un hasard si la suite de l'exposé, l'avant-dernière partie en fait, nous parle de ce qui ressemble tout de même bien un peu au désir inconscient :

Evidemment d'autres sortes de processus cognitifs tendent non pas vers un but désintéressé de cognition, mais vers un but pratique. L'état d'expectation, d'où naît généralement la pensée, nous fournit un exemple de ce deuxième mode de penser. (386) (3)

La préoccupation centrale est claire en tout cas : il s'agit de savoir comment nous pensons, c'est-à-dire comment nous représentons, et même, dans les quatre pages de la dernière section, pourquoi parfois non pensons mal.

Cela commence par une question :

Demandons-nous maintenant comment peut se produire une *erreur* durant le passage de la pensée. Mais d'abord, qu'appelle-t-on erreur ? (392)

C'est Freud, cette fois, qui a écrit le mot en italiques et le geste pointe tout à fait ce qui apparaît déjà comme le cœur même de la pensée psychanalytique : pourquoi nous trompons-nous, comment l'erreur est-elle possible chez des êtres si intelligents et si évolués que nous ? C'est là évidemment une question sur nos névroses et, à dire vrai, également sur nos destinées.

Oui, alors, pourquoi nous trompons-nous ? Pour le moment toutefois il n'y aura pas de réponse, le problème est seulement posé ; dans ces dernières pages de 1895 nous ne trouvons que l'insistance de cette question dite et redite et qui porte sur nos « erreurs » :

Les erreurs qui affectent la pensée cognitive paraissent évidentes.

Elles sont dues à une partialité qui se fait jour quand les investissements de but n'ont pu être évités [...] (391)

Evidentes ? Peut-être, oui, même si tout le monde ne s'accorde pas là-dessus, mais ce qui est certain c'est que les causes en demeurent obscures.

Heureusement que le mot « déplaisir » apparaît dans les dernières pages du texte et constitue un indice auquel il faudra faire attention.

Pourquoi « déplaisir » donc ? Peut-être la raison en est-elle que nos sens nous trompent, nous trahissent, comme Freud l'a écrit deux pages plus tôt :

Une autre cause d'erreur tient au fait que la perception des objets n'a pas été totale parce qu'ils se trouvaient au-delà des limites de nos sens. (393)

Voilà bien l'hypothèse qui sera développée pendant un demi-siècle, intuition timide pour l'instant mais d'où nous pouvons partir à la recherche de notre désir inconscient. Dans cette recherche, Lacan nous aide. Car ce qu'il a décelé et sûrement compris dans l'œuvre de Freud et à partir de quoi, peut-être grâce à Hegel aussi, (4) il s'est attaché à parfaire le modèle initial, et même pas parfaire, il n'en avait nullement besoin, mais à nous faire saisir combien il était facile de ne pas entendre ce que Freud avait dit. Et cela dans une langue que je dirai poétique où par le jeu de métaphores parfois obscures il nous donnait envie d'en savoir davantage.

Que connaissance et métaphore ont la même structure, voilà ce que Lacan a mis en évidence. C'est là la loi originelle, simple et unique, avant même d'en arriver à l'Œdipe, sur quoi également il insistera :

Ce que je vous enseigne [...] et ce qui est déjà là dans le texte, masqué sous le mythe de l'Œdipe, c'est que ces termes qui paraissent se poser dans un rapport d'antithèse, le désir et la loi, ne sont qu'une seule et

même barrière, pour nous barrer l'accès de la Chose [...] (5)

Aux origines, donc, il y a le Sujet et, de l'autre côté, de l'autre côté de notre corps, de nos sens, ou encore de la barre, il y a l'objet, ce monde-là-bas qui ne nous est accessible que dans la représentation. Notre savoir a structure de métaphore et c'est pourquoi rêve et langage de ce point de vue se ressemblent. Dans les deux cas il y a cette barre, signe d'une distance infranchissable, absolument je veux dire, et c'est aussi la structure de la parole :



Et la première métaphore—structure de métaphore en fait—c'est celle qui met en scène un Réel inatteignable et le Sujet humain. Penser le langage, même le plus précis dans sa description de la réalité, même le plus rigoureux, le plus exigeant dans sa façon de cerner l'objet représenté (il ne peut rien faire d'autre), est l'intuition qui pointe cette structure fondamentale sur quoi repose la « révolution psychanalytique », et naturellement cela n'est pas acceptable. A première vue en tout cas. La découverte marque pourtant notre entrée dans une ère de la connaissance radicalement nouvelle ; le fait est bien connu ou devrait l'être: tout inacceptable que cela paraisse, les mots jamais ne seront les choses. Et ce n'est pas que nos sens nous trahissent ; ils ne peuvent pas faire mieux. L'image sera toujours à distance et nous rappelle notre séparation du monde-là-bas ; la parole ne fonctionne que « comme si... ». Le progrès, cependant, c'est qu'à présent nous le savons.

C'est tout cela que Lacan a voulu souligner et qu'en bon freudien il a souhaité nous faire comprendre. Le Sujet humain naît dans le manque, il ne connaîtra rien d'autre que l'incomplétude et tout ce qu'il peut faire c'est s'en accommoder le moins mal possible, je veux dire « faire avec » le moins mal possible et pour cela utiliser cette autre dimension de la parole, de la représentation qui non seulement nous renseigne avec le plus de réalisme possible sur le monde-là-bas, mais le fait selon l'histoire intime de chaque Sujet c'est-à-dire finalement à travers une série de filtres. Et c'est bien entendu aussi la structure « Manifeste/Latent » mise en lumière dans le rêve.

A côté de l'*Imaginaire*, ainsi, le *Symbolique*, dans le registre inconscient, soit ce qui me renseigne le mieux, après analyse et interprétation, sur la façon unique et particulière que j'ai de me situer face au monde. Et je précise « après analyse », parce que l'essentiel du processus de mise en lumière du Sujet que

je suis commence là, avec mon acceptation qu'existe aussi un sens latent à mes conduites. Comme dans mes rêves et mes paroles. A partir de là, penser un nouveau modèle est facile.

Entre Sujet et Réel, il y a la barre, on l'a vu,

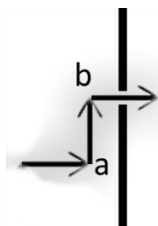
S/R

et c'est pourquoi, de ce point de vue, rêve et langage se ressemblent. Dans les deux cas il y a cette distance, « barrière », « barre » dirons Freud et Lacan ; pour eux, nous sommes des êtres séparés.

Face à la barre, cependant, et bien heureusement, il y a aussi la pulsion, *Trieb*, poussée, envie de vivre naturelle tout simplement, force qui ne peut accepter l'interdit qu'elle rencontre (ne serait-ce qu'à cause de la loi d'incomplétude par exemple et pour commencer, puisque en naissant notre Sujet ne trouve là que manque et déplaisir),



Ce n'est donc pas la fin de l'histoire—et aussi bien c'est Histoire qu'il faudrait écrire—et c'est là qu'apparaît cette seconde dimension de la parole dont je viens de parler, seconde fonction finalement, oui, qui cependant reste masquée, cachée, et même, jusqu'à Freud, interdite. Dimension double donc: *décrire* l'objet de mes perceptions, le monde qui m'entoure, mais se servir également de cette opération pratique et nécessaire pour, sans le dire et sans (trop) le montrer, jouer à *se faire croire* qu'il n'y a pas de barre, franchissement hallucinatoire de l'espace interdit qui nous sépare du Réel, illusion que le Sujet a réussi à mettre fin à sa solitude et ne fait plus qu'UN avec ce Réel. Ladite opération, Freud l'a appelée recherche et utilisation d'un substitut, *Signifiant* d'un désir inconscient dira Lacan, un des sens de ce signe en tout cas. Cette utilisation d'un substitut, aussi bien dans le rêve que dans la parole, peut s'illustrer ainsi :



La pulsion, qui ne saurait franchir la barre absolument--on excusera mon insistance--, utilise un substitut afin de faire croire que son entreprise de franchissement a réussi. Et en ce qui concerne ce « passage » hallucinatoire de la barre, on aura compris que la découverte de Freud implique qu'elle soit, *poreuse*, dirai-je: il y a bien là une forme de communication, mais elle est minimale et toujours masquée, bref à décoder, et c'est ce que Freud a réussi à faire.

Naturellement, que toute connaissance—œuvre de pensée ou d'imagination--n'est qu'approximation, soit représentation, comme l'implique l'*Ersatz* de Freud, c'est-à-dire encore une fois n'est que relative, est difficile à accepter ; on a longtemps pensé que le rêve, par exemple, était sans signification pour ne s'intéresser à lui que marginalement ou comment élément de création artistique. Accepter ce nouveau savoir, c'est-à-dire que les choses ne sont pas comme on le croyait, implique que nous fassions des deuils et c'est pourquoi, en introduisant ici l'idée de relatif, en concédant que « bien entendu » il n'en reste pas moins que nous parvenons très bien, et la science notamment, à un savoir certain--ce qui ne veut pas dire exhaustif—, j'essaie de nous rassurer.

Dira-ton alors qu'avoir découvert que des forces inconscientes en nous commandaient nos destins sans que nous puissions directement en maîtriser la force ou changer le cours de leur trajectoire vers les objets ou même vers l'Objet est une vue désespérément tragique ? Oui, cela ne fait aucun doute. Et pourtant, cette connaissance nouvelle semble bien n'être pas sans ressource puisqu'elle va de pair avec ce que nous pouvons bien nommer la découverte d'un moyen de faire face à ce malheur d'origine, sinon absolument du moins relativement. Nous venons de voir en effet que quelque chose, quand même, était bien signifié. Derrière le masque, nos rêves, nos paroles et nos actes sont le produit d'une vérité qui nous révèle à nous-mêmes, Sujets. Voilà bien—je me répète—ce qui devrait nous permettre, et en vérité depuis Freud nous permet, d'accéder à une meilleure connaissance de ce que nous sommes.

Ajouter cependant que rien n'est aussi simple que j'ai l'air de le dire—je pense au problème que pose l'articulation de la liberté et des déterminismes—n'étonnera personne mais je ne vais pas « m'embarquer » sur le champ dans un débat là-dessus. Disons que ce sera pour plus tard, car il y a effectivement là un problème *essentiel*, au sens le plus fort du terme. Pour l'heure et pour m'en tenir à mon sujet, qui est le freudisme de Jacques Lacan, je vais simplement revenir aux précédents schémas où ont été mis en place pulsion et barre—pas

tout à fait encore le Sujet et le Réel mais même structure--, puis le trajet que suit cette pulsion, au moyen cette fois d'un désir spécifique, personnel, qui permet au Sujet de croire et de se raconter qu'il a réussi à passer la barrière de l'interdit.

Certes, l'illustration à laquelle j'ai recours est simple, mais elle correspond tout à fait à ce qu'on peut trouver dans l'œuvre de Freud où il y a des schémas similaires, et elle nous permet de mettre graphiquement en place une représentation claire de notre appareil désirant. A partir de là, en effet, il est facile de montrer ce qui se passe—en terme de structure au moins—lorsque nous rêvons, parlons ou agissons.

Complétons donc l'image et venons-en à notre deuxième concept, le *Moi*.

Devant l'impossibilité d'accéder au Réel, nous l'avons vu, les forces qui constituent la pulsion, *Trieb*, insistent, (6) et le moyen qu'elles trouvent pour continuer à vivre, à exister, oui, c'est d'avoir recours à un *Ersatz*. C'est Freud qui le dit et, on l'a vu, c'est le Symbolique tout simplement. Aussi notre dernier dessin, ci-dessus, représente-t-il une déviation, un détour qui correspond très exactement à la structure de la métaphore, soit le chemin qui va de *a*, représentation de la pulsion toute crue, à *b* le désir spécifique de chaque Sujet. Ce trajet de *a* à *b*, voilà bien de quoi parle la psychanalyse : comment désire le Sujet, quel est son objet et que désire-t-il en faire ? Ici se place un long débat—dont j'ai parlé ailleurs—sur la nature du moi et je me contenterai de rappeler que Freud lui-même a sérieusement, et de plus en plus au cours de son existence, mis en doute le pouvoir, l'efficacité de ce moi auquel il donnait au début un rôle dans la conduite de nos affaires mais qu'il a fini par définir comme un « monarque constitutionnel », une instance « inapte », *unfähig*, bref, bien davantage le lieu sans pouvoir où la pulsion devient désir qu'une véritable force psychique active et maîtresse de nos destinées. Il suffit de lire attentivement *Inhibition, symptôme et angoisse* pour se persuader que si Freud n'abandonne pas tout à fait le *Moi*, il le prive de tout pouvoir et n'en fait rien d'autre qu'une instance de réception. Au fond, le *Moi*, c'est ce dont notre peau est la frontière, l'espace à remplir par tout ce qui est symbolique. Au sein de la seconde topique, en tout cas, cet agent qui échoue dans sa mission, comme Freud l'a remarqué, fait pâle figure à côté d'un *Ca* et d'un *Surmoi* autrement solides. C'est pourquoi, sur ce *Moi*, je n'ai rien d'autre à dire : le siège de nos perceptions, c'est tout, l'espace de la représentation, un *vide* avant que n'intervienne l'*Autre*, cette instance dont je vais parler dès que j'aurai donné

ma version de ce fameux objet petit a que nous devons à Lacan. Est-il besoin de rappeler, enfin, et pour en finir avec l'*Ego*, que le discours de Rome prononcé par Lacan en 1953 marque l'entrée dans la théorie d'une mise en question de cette instance des premières années de la psychanalyse ? Un retour, en vérité ; la plupart d'entre vous savent déjà cela. Et que c'était rester freudien que de faire à l'*Ego* ce procès, telle est ma conviction.

L'objet petit a , donc.

Devant le mur de la barre, image commode pour entre autres illustrer un manque originel, le sujet, insatisfait de son incomplétude, tente quoi qu'il en soit de retrouver un paradis perdu. (7) Dire « quoi qu'il en soit », c'est rappeler la force de la pulsion, cette poussée qui va prendre forme concrète en se transformant en un désir particulier chez chacune et chacun (où bien entendu nous trouverons également parmi les conditions de production des facteurs d'ordre socio-historique et en particulier d'ordre culturel). Voilà donc le passage de la pulsion au désir que nous avons déjà marqué, et ce que la découverte de Freud nous permet aujourd'hui d'affirmer c'est que ce désir n'est pas ce que nous croyons. Cela, toute analyse réussie du transfert le montre clairement, (non sans d'intenses efforts analytiques, est-il utile de le rappeler ?). Ce que nous croyons, en grande partie—je suis prudent, le relatif toujours !—c'est ce qui masque et qui veut nous faire prendre le *manifeste* pour l'essentiel, simple déguisement, voile, illusion qui nous raconte que nous savons de quoi est fait notre désir : « Je sais bien de quoi j'ai envie ! ». En vérité cependant nous n'en savons rien. Le Moi, toujours ce moi, déguisement, véhicule de bien autre chose, qui voudrait être pris, et qui y réussit souvent très bien, pour l'essentiel. Tout cela, bien entendu, parce que les mécanismes psychiques mis en lumière par Freud appartiennent au registre de l'inconscient.

C'est ici que se place l'intervention pédagogique de Lacan : ce que le sujet désire, il ne le sait pas. Il croit le savoir, mais il ne le sait pas. Il y a là beaucoup de sagesse psychanalytique : admettons au départ que nous ne savons pas, oui, doutons, au moins pour commencer. Derrière le Manifeste qu'y a-t-il ? Je ne sais pas, mais par l'analyse de ce que la dimension symbolique de mes conduites peut révéler, je peux savoir. Savoir un peu mieux en tout cas (pour rester dans le relatif). Eh bien ! L'objet petit a , c'est cela : ce que je désire mais dont j'ignore la nature précise. Ce n'est pas pour rien que Lacan a souvent parlé du petit a comme l' x de l'algèbre : à découvrir


Et nous voilà conduits au problème que posent les conditions de production de cet objet petit a même si au premier abord sa nature se révèle impénétrable. J'ai bien dit « au premier abord ».


Jusque-là, nous avons observé que le désir inconscient se manifestait bien, mais demeurait toujours caché derrière un voile, lettre volée, égarée, et c'est à cet endroit que nous pouvons faire intervenir la transformation de a en b qui correspond à la trajectoire de la métaphore (et de la métonymie : déplacement et condensation, tout cela est connu).

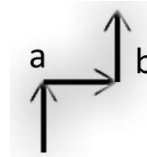
Ce qui conduit à l'interrogation : quelles forces pouvons-nous trouver à la source de cette transformation, et c'est bien sûr une question sur la nature du sujet inconscient en nous?

On peut toujours oublier Freud et décider que l'*Ego*--j'emploie le terme anglais à dessein--décide de tout, fut l'architecte de la transformation, du passage de a à b , mais cela laisse alors ouverte la question de la motivation de ce tout-puissant sujet, fait l'impasse sur la question de son autonomie et équivaut en définitive à un refus tout net de la conception d'un Sujet animé par un désir qu'il ne connaît pas. Pour faire court, c'est le refus de la découverte qui explique pourtant de façon convaincante lapsus, actes manqués et rêves. Ne serait-ce pas là un retour eu XIX siècle ? C'est en tout cas un trait de déni tiré sur le travail considérable accompli par Freud dans l'élaboration du *Surmoi*, élément majeur, avec le *Ca*, de la deuxième topique. Je n'en dirai pas plus sur ce qui n'est que résistance et reviendrai à mon « sujet ».

Parce qu'il part de là, je veux dire de ce rappel qu'il est nécessaire de fonder la notion de Sujet avec moins d'hésitation malgré toute l'ambiguïté qui le constitue, Lacan va en effet m'aider à compléter le dessin par quoi j'illustre la théorie freudienne. C'est ma façon de souligner le point qu'elle me paraît avoir atteint aujourd'hui, de toute évidence grâce au travail--là encore--déployé lors des vingt-six années du *Séminaire*. Je parle de l'*Autre*, bien évidemment.

Si je reviens à mon précédent schéma, fait de la barre , poreuse, de la

poussée du *Trieb* freudien ,



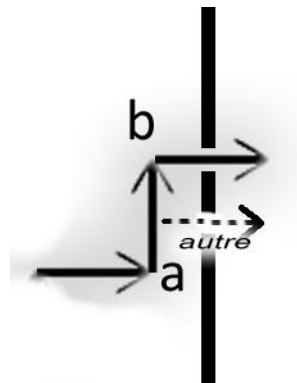
et de la déviation à structure de métaphore : par quoi le Sujet passant de *a* à *b* dans l'espace que j'ai dit d'abord vide que constitue le moi,

j'obtiens une certaine représentation de notre « fonctionnement » psychique » qui pose clairement la question qui porte sur les déterminations en jeu. C'est la question qui fonde la pensée psychanalytique : de quelles forces ce passage de *a* à *b* essentiel à la production de la « parole » dont nous savons la double dimension, manifeste et latent, est-elle le produit ? C'est dire, et je l'ai déjà dit, que « les forces qui produisent la pulsion » ne sauraient constituer une réponse satisfaisante. Pas plus, du reste, que celles qu'on aimerait bien attribuer à un *Moi* autonome et libre.

Freud, dans sa réponse à la question, a ouvert la voie : par le concept de *Surmoi*--une des dimensions du concept en tout cas, car c'est aussi, et sans doute surtout l'instance morale et culpabilisante en nous--, par ce concept, nous avons un commencement de réponse. C'était un excellent début et Lacan, partant de là, a enrichi le tableau commençant d'abord par souligner que ce qui faisait le Sujet, je veux dire ses déterminations, eh bien il fallait le chercher...ailleurs ! Cet « ailleurs », c'est, c'était, l'*Autre*, et déjà, une manière d'avancer que cette instance essentielle en rien ne dépendait du *Moi*. Partant de Hegel aussi, pour qui dans l'affrontement maître-esclave l'autre était simplement ce qui faisait face au sujet, Lacan mettait en place une relation à deux qui pouvait souvent se lire comme le jeu du sujet et de l'objet. (8) Il en parla souvent, et pendant vingt-six ans, mais n'en dit jamais plus sinon que c'était ce qu'il fallait cerner dans une analyse et qui était à chercher pour chaque individu et ne pouvait bien évidemment être défini à l'avance. Que cela semble renvoyer à l'objet petit *a* n'a rien d'étonnant, (9) mais il y a une différence et c'est la lecture que je fais : le petit *a*, c'est ce que Je cherche, ce après quoi, comme Sujet, je cours, tandis que l'*Autre* c'est ce qui me dicte la loi, ma loi, je veux dire *les forces qui définissent la nature de mon objet, c'est-à-dire la nature de mon désir*. Ainsi, même si la réponse est difficile et longue à obtenir, la question reste simple : qu'est-ce qui fait que le Sujet désire comme il ou elle le fait ? C'est tout simplement une question sur les déterminations du Sujet qui se pose lors de chaque psychanalyse individuelle.

Dans mon dessin, pour rendre moins difficile la lecture de ce que le mot « *Autre* » porte, a des chances de représenter, je vais ajouter une flèche qui

présentera l'hypothèse que je fais sur la provenance des déterminations de tout Sujet, et qui va de l'environnement en général, de la culture, à la famille tout simplement, en commençant par mère et père.



Complexe d'Œdipe, parents, famille avec grands parents et frères et soeurs, et même environnement, est-ce trop simple ? C'est pourtant bien de là que nous venons, ce qui nous a fait, même quand malheureusement un parent ou les deux font défaut.

Non, ce n'est pas simple, ça semble simple mais ça ne l'est pas parce que *tout* ce qui est en jeu dans l'affaire appartient à un registre qui n'est pas conscient. Tout, oui ; la découverte de Freud, c'est cela. Notre Sujet n'est pas le seul à ne pas savoir, personne autour de lui ne sait. Souvent, et peut-être même toujours, dans ce que j'ai nommé l'environnement, tous les acteurs concernés pensent bien faire alors même que ce qu'ils ignorent, c'est qu'ils sont animés par un désir inconscient. Je suis l'objet de l'Autre, et de plus cet Autre ne le sait pas. L'affirmation est radicale, j'en conviens, mais elle ne fait que rejoindre l'insistance de Lacan à ne pas en dire plus sur cet obscure instance dont il a tant parlé sans doute pour nous signifier à sa façon que c'est cela qui est à chercher et à découvrir.

Voilà en tout cas qui me sert d'introduction à la présentation rapide d'un dernier terme dont je désirais parler bien qu'il représente une réalité si complexe qu'elle mérite davantage que quelques paragraphes et en tout cas un long travail d'élaboration, ce qui a d'ailleurs déjà été fait par d'autres.(10) Ce terme, c'est *jouissance*, à prendre aussi bien dans son acception clairement sexuelle que comme élément d'une réflexion générale sur l'organisation de notre désir inconscient, disons. C'est de ce dernier aspect que je parlerai seulement, en conclusion de mes propos sur les difficultés qu'il y a à identifier ce que Lacan a appelé l'*Autre* et son fameux désir, un désir, je me répète, que

je viens de dire inconscient. On comprendra que cela ne préjuge en rien de l'importance du débat sur le plaisir sexuel, je tiens à le signaler.

Jouissance donc, dans sa dimension de résistance On dira que dans la mesure où on s'écarte de la sphère sexuelle, soit de l'orgasme, le terme est sûrement mal choisi, mais c'est alors oublier de concevoir l'individu comme un ensemble cohérent. Je passe, donc, et reviens plus spécialement au désir inconscient, désir de l'Autre et désir du Sujet.

Ce que nous avons appris de Freud et notamment ce qu'il en était de la *résistance*, à quoi nous pouvons à présent ajouter non seulement qu'un désir inconscient anime le Sujet mais que ce désir provient de ce que Lacan a appelé l'Autre, il y a cette idée fondamentale que cette instance, qui a construit le Sujet, si elle n'est pas tout à fait une inscription indélébile, ne se laisse pas mettre de côté sans un long travail analytique. Notre « formule » comportera donc deux paramètres : c'est inconscient et ça résiste.

Inconscient, parce que le processus d'édification de ce Sujet que sera l'enfant implique l'intervention d'un environnement donné dont nous savons maintenant la dimension symbolique. Je veux dire que le Sujet est un objet pour l'Autre, *Ersatz*, élément de remplacement de ce qui a été perdu et dont la nature, dans le Réel, nous est inconnue. (11)

A notre tour, lorsque nous voilà devenus Sujets, nous « choisissons » tel ou tel objet qui n'est, je crois, rien d'autre que ce que le fameux désir de l'Autre nous a dicté, trait qui s'est inscrit en nous et nous a fait ce que nous sommes. C'est notre Loi à chacune et chacun, et notre propre « objet » se révèle alors comme notre façon personnelle de « faire avec » face au vide qui nous sépare du monde là-bas. A cet objet, quel qu'il soit, *nous y tenons* car, je le répète, c'est tout ce que nous avons. C'est sans doute là une évidence ou une banalité : chacune et chacun vient bien de quelque part ! Sauf que la dimension inconsciente du processus change considérablement la donne. Et la donne peut se révéler catastrophique lorsque notre désir nous détruit. C'est dans le jeu du plaisir et du déplaisir que le concept lacanien de jouissance prend tout son sens. Ce n'est pas pour rien Lacan s'est intéressé à Sade. C'est bien là le problème : un Sujet qui souffre—déplaisir—avec plaisir tout de même, appelons-le ainsi. Car c'est ce qui se passe lorsque quelqu'un, par exemple dans une psychanalyse, résiste à reconnaître sa vérité de Sujet alors que, peu ou prou, par ses conduites il se détruit. Les exemples ne manquent pas. On aura compris que le terme prend enfin tout son sens de plaisir tout de même

dans le déplaisir, et qu'il s'applique aussi bien à notre vie de tous les jours qu'à notre vie sexuelle.

Mais je dois conclure, et je le ferai par une remarque optimiste et surtout constructive en évoquant tout ce que peut nous apprendre la recherche sur le transfert et sur les identifications du Sujet. C'est bien là que nous parviendrons à cerner ce qu'il en est de notre « désir de l'Autre », un Autre complexe et qui, je m'empresse de le signaler, n'est pas toujours maléfique. Merci.

NOTES

- Version française de la communication prononcée au 36^{ème} colloque « *on psychoanalysis and literature* » sous l'égide de l'Association Psyart (Université de Floride) les 26-30 Juin 2019.

1. C'est le titre donné par les trois « éditeurs » de *La Naissance de la Psychanalyse* (P.U.F. Paris, 1956), Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris (*Aus den Anfangen der Psychanalyse*, Imago Publishing, Londres, 1950), dont *l'Esquisse* fait partie.

A ce propos, la lecture de L'avant-propos de l'éditeur, pp.309-311 dans l'édition française, traduction d'Anne Sharman, se révélera du plus grand intérêt. On y parle des « hésitations » qui « saisissent Freud après qu'il eût achevé le travail entrepris avec tant d'enthousiasme ».

Par deux fois, au moins, Freud reviendra plus tard sur son approche strictement neurologique des phénomènes psychiques, au chapitre VII de *l'Interprétation des Rêves* et, en 1911, dans « *Formulierung über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens* » (G.W.8). On sait qu'il abandonna l'approche strictement neurologique relative aux « origines mentales et physiques » de nos comportements pour une approche plus originalement psychanalytique.

2. On consultera avec intérêt les pages 375, 376 et 377 de *La Naissance de la Psychanalyse*, édition française.
3. Il y a du reste plusieurs pages particulièrement intéressantes qui portent sur le lien entre perception et processus cognitif, puis sur les « traces » et le souvenir, et enfin sur la répétition qui témoignent bien de l'existence de cette « intuition » non encore complètement exploitée dont je viens de parler. Ce sera finalement la réflexion analytique sur le « déplaisir » qui se révélera la plus fructueuse. Qu'on en juge, en considérant par exemple cette contradiction relevée par Freud qui me paraît tout à fait illustrer sa sagesse déjà analytique.

C'est à ce moment [Freud parle là des effets de souvenirs douloureux] seulement que le souvenir se mue en souvenir maîtrisé semblable à tous les autres.

A quoi fait suite au paragraphe suivant :

Il semble *pourtant* que ce processus de domination d'un souvenir laisse après soi des séquelles permanentes dans le processus cogitatif. (391 ; j'ai souligné «pourtant».)

4. Et au commentaire qu'en faisait Kojève ; je pense ici au Réel.
5. *Séminaire X*, p. 98)
6. Cf. « L'Eros veut le toucher car il aspire à l'union, à la suppression des frontières spatiales entre moi et objet aimé. » S. Freud, *Inhibition*,

symptôme et angoisse », *Œuvres complètes*, XVII, Paris, P.U.F., (1923-1925), 1992.

7. Je pense ici au long poème de John Milton, publié en Angleterre en 1667, dont le thème central est la Chute de l'Homme et où il faudra bien qu'un jour j'aie vu.
8. D'où il n'est pas difficile de passer à la relation sado-masochiste, comme dans le couple amoureux par exemple.
9. Oui, c'est en effet une histoire de cause et d'effet, fortement liés par conséquent, soit proches.
10. Mayette Viltard, in Pierre Kaufmann, *L'Apport Freudien* (1993), Paris : Larousse-Bordas, 1998, 256-259.
11. Peut-être peut-on parler ici de complétude, ce qui serait un concept plus vaste et général que le phallus lacanien qui ferait cependant partie de ce tout.